Armoire M

LOUIS JOSEPH PAPINEAU.

IL y avait longtemps que la politique métropolitaine était devenue partiale et injuste envers les canadiens-français ;

Que les abus de l'administration étaient excessifs ;

Que le trouble et la discorde régnaient entre les trois pouvoirs de l'Etat Colonial ;

Que toutes les réformes suggérées par le peuple canadien, par la voix digne de ses chefs, étaient brutalement repoussées ;

Que la minorité anglaise conservait les départements de l'Exécutif, et au moyen des deux Conseils, accaparait un pouvoir législatif égal à celui de la majorité numérique française représentée par la Chambre-Basse ;

Qu'entre ces deux corps rivaux, la minorité soumettait à son joug le vœu de la majorité par l'intermédiaire du Gouverneur ;

Que les Gouverneurs avaient mission secrète de dissimuler leur rôle sous l'apparence d'une parfaite impartialité, sans laisser abattre cependant le Conseil, composé de créatures nommées par la Couronne, et qui servait de barrière contre les prétentions des représentants du peuple ;

Que les emportements de la presse anglaise n avaient plus de borne et que les procès politiques s'instituaient sur une haute échelle ;

Que le parti national des patriotes demandait vainement l'indépendance des juges et leur isolement de la politique, la responsabilité des fonctionnaires, un Conseil électif plus indépendant de la caisse publique et plus intéressé au bien du peuple, l'application des biens des Jésuites pour des fins d'éducation, la liberté de parler le langage de la France et de prier le Dieu de l'ancienne mère-patrie, la concession des terres de la couronne en franc alleu roturier et leur régie par les lois françaises, le contrôle du peuple dans les institutions municipales, le contrôle des revenus de l'Etat et le vote du subside, enfin le redressement de tous ces abus tyranniques qui forçaient l'indépendance et la franchise canadienne à se courber devant la morgue britannique.

Il y avait longtemps que le Bas-Canada était dans l'attente de toutes ces réformes, et toutes ces réformes si justes, si nécessaires, si raisonnables, n'arrivaient jamais.

Alors, parut un homme, sorti d'une souche illustre, doué d'une grande âme et d'une grande pensée ;

Un homme avec un regard de flamme, avec une voix vibrante, avec un port noble et majestueux, avec un geste imposant, avec une tête altière, avec des sentiments élevés et patriotiques : c'était l'Honorable Louis Joseph Papineau.

Cet homme vient de s'éteindre et sa tombe en se refermant emporte avec elle l'éternel souvenir du peuple canadien.

M. Papineau naquit à Montréal, le 7 Octobre 1786, en sorte qu'il aurait atteint, dans quelques jours, sa 85ème

F
1030.04
P217
Rec
BIBLIOTHÈQUE S.M.B. QUÉBEC
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITÉ LAVAL Québec

L'HON. LOUIS JOSEPH P

Né à Montréal le 7 Octobre 1776—Déc
le 23 Septembre 1871.

et fut admis à pratiquer le 9 mai 1810. Mais une tendance prononcée pour la politique et l'intérêt qu'il portait aux grandes questions populaires, l'amena bientôt sur le terrain parlementaire. Il fut solicité d'accepter la représentation d'un Comté pendant sa minorité. Il fallut naturellement calmer le zèle de ses amis pour quelque temps, mais il était encore étudiant en droit lorsqu'il fut choisi en 1809 pour réprésenter le Comté de Chambly. Il se rangea naturellement avec le parti national dirigé par son père, Joseph Papineau.

Lors qu'éclata la guerre de 1812, en dépit du dégoût qu'il éprouvait à défendre un gouvernement aussi ingrat, envers ses compatriotes, que l'était celui de la métropole, il n'hésita pas cependant à ceindre l'épée : il servit avec loyauté et courage jusqu'en 1815.

Elu pour Montréal en 1815, il fut porté à la présidence de la Chambre en conséquence de la retraite de M. Panet : il avait alors 28 ans. Il occupa constamment ce poste jusqu'en 1838, excepté en 1822 et 1823, période où il fut remplacé

L'Angleterre à ce grondement sour
ressemble aux mugissements furie
l'Océan, s'émeut et se repent !

Il était trop tard !

Alors, il y eut comme un courant
trique qui parcourut tout le pays. L
d'un homme enflamma la jeune et er
siaste population avide de liberté et
tion : et le peuple commença à par

M. Papineau est l'auteur des 92
lutions qui réunissaient tous les grie
canadiens contre le gouvernement
Grande-Bretagne. Ces Résolutio
rent présentées à la Chambre par M
dard comme l'un des plus anciens
du parti national. C'est à leur do
que vibra toute l'éloquence de celu
nous regrettons aujourd'hui la mort.
ant l'attitude de l'Angleterre qui re
d'accéder aux justes demandes de
nadiens, il conseilla ces derniers d
pendre le vote du subside et de s'ab
d'acheter les produits anglais qui al
taient nos marchés, espérant, par là
ner la métropole à une entente plus
Sur ces entrefaites, Lord Gosford, en
passa outre, vota le subside, et r

OUIS JOSEPH PAPINEAU

7 Octobre 1776—Décédé à Montebello
e 23 Septembre 1871.

leterre à ce grondement sourd qui
ble aux mugissements furieux de
n, s'émeut et se repent !
ait trop tard !
rs, il y eut comme un courant élec-
qui parcourut tout le pays. La voix
omme enflamma la jeune et enthou-
population avide de liberté et d'ac-
et le peuple commença à parler !
Papineau est l'auteur des 92 Réso-
s qui réunissaient tous les griefs des
ens contre le gouvernement de la
e-Bretagne. Ces Résolutions fu-
résentées à la Chambre par M. Bé-
omme l'un des plus anciens chefs
rti national. C'est à leur défense
bra toute l'éloquence de celui dont
egrettons aujourd'hui la mort. Voy-
ttitude de l'Angleterre qui refusait
der aux justes demandes des Ca-
ns, il conseilla ces derniers de sus-
e le vote du subside et de s'abstenir
ter les produits anglais qui alimen-
nos marchés, espérant, par là, ame-
métropole à une entente plus facile.
s entrefaites, Lord Gosford, en 1836,
outre, vota le subside, et résolut

dans les Chambres. Il se retira aux Etats-Unis en 1837 et en France en 1839. Il ne revint au pays qu'en 1845.

On a quelques fois, mais à tort, dénaturer les intentions véritables de M. Papineau dans sa longue lutte contre l'Angleterre. Nous ne saurions mieux le justifier de ces injustes préventions qu'en citant les paroles d'un publiciste européen : " Lorsque, dit-il, les Gouverneurs ont su s'affranchir de la morgue britannique, il les a dignement reçus dans son hôtel, et des ambassadeurs français auprès des Etats-Unis, qui ont visité Montréal, ont pu se croire chez lui dans un des salons d'élite de Paris. Ces renseignements qui sont fort exacts, ne répondent pas au portrait qu'on se fait généralement d'un chef de parti, violent, farouche, fanatique par patriotisme, qui a une forture à faire ou à réparer, dépourvu d'instruction, surgissant du sein d'une faction pour en être l'aveugle instrument, d'une ambition effrénée, qui accepte tous les excès, et qui se jette dans la guerre civile pour usurper le pouvoir. L'honorable Louis Joseph Pa-

dans ses hardiesses. Les huit années qui l'avaient séparé de ses compatriotes avaient creusé un gouffre trop profond entre les deux époques. Il jugea que son rôle politique allait finir et il se retira de la vie publique en 1854. On peut ajouter que le dernier acte de sa vie politique fut le remarquable discours qu'il prononça à l'Institut Canadien en 1861. Ce discours contenait le testament politique du vieux lutteur d'autrefois.

Il passa le reste de ses jours dans la retraite, environné des souvenirs du passé. L'étude de la philosophie, de l'histoire et de la botanique devint son occupation favorite : son immense bibliothèque, composée d'ouvrage sérieux, charmait ses loisirs.

Il passait l'hiver à Montréal, et l'été dans sa villa de Montebello. Tout le monde se rappelle l'avoir vu, il n'y a pas encore un an, portant fièrement ses quatre-vingt quatre ans et faisant sa promenade journalière à travers les rues les plus fréquentées de la Cité. On se rappelle l'empressement du peuple lorsqu'il rencontrait ce beau vieillard qu'il ne se lassait pas d'admirer. Doué d'une politesse exquise, M. Papineau ne manquait jamais de porter la main à son chapeau avec une courtoisie qui rappelle la vieille bonhomie française.

L'éloquence de M. Papineau était une éloquence de combat et de lutte ; il ne craignait pas les interruptions, il ne les évitait pas, il les provoquait : il menaçait. Le sangfroid, la présence d'esprit, la répartie dédaigneuse et hautaine se joignaient à l'inflexibilité de l'attitude, à l'opiniâtreté invincible du raisonnement. Profondément convaincu, chaque fois qu'il parlait en faveur des intérêts de la nation, sa voix devenait l'écho de son âme. Il disait des paroles brûlantes, ses sentiments s'exhalaient en soupirs amers, tout son cœur était sur ses lèvres. Parfois il tonnait ces grandes vérités qui effrayaient le peuple anglais, et le son retentissant de son éloquence allait se perdre jusque dans les sombres appartements du Château de Windsor ou dans les retraites les plus cachées du Cabinet St. James. Grand dans l'attaque, invincible dans la réplique, il disait : et les volontés se pliaient à sa volonté, moins par la persuasion que par la crainte, moins par la suavité et le charme de la parole que par la force de la logique et la contrainte du droit. Sa phrase était incisive : chaque note tombait comme un coup de foudre allumant un grand incendie : c'était son langage parlemantaire. Parfois aussi, sa voix devenait plaintive et tendre, son œil se mouillait de larmes, sa pensée se retrempait dans un souvenir amer, sa phrase avait cette teinte mélancolique et pure qui touche et émut : c'était le langage qu'il tenait au peuple en lui parlant de ses malheurs. Toujours il était digne et grand ! La nature a fait beaucoup pour lui. Elle lui a donné une taille haute et élevée, un geste fier, noble, décidé, un port élégant, un regard droit et ferme ; son front est vaste et élevé, ses cheveux fièrement

avec une tête altière, avec des sentiments élevés et patriotiques : c'était l'Honorable Louis Joseph Papineau.

Cet homme vient de s'éteindre et sa tombe en se refermant emporte avec elle l'éternel souvenir du peuple canadien.

M. Papineau naquit à Montréal le 7 Octobre 1786, en sorte qu'il aurait atteint, dans quelques jours, sa 85ème année lorsque la mort est venu le visiter le 23 Septembre 1871.

Il descendait d'une famille illustre dans laquelle les grands talents ont été héréditaires. Son père, Joseph Papineau, l'un des patriarches et des plus fidèles gardiens de nos libertés politiques, exerçait la profession de Notaire à Montréal, depuis 1780 jusqu'en 1841, époque de sa mort. C'était un orateur distingué et un jurisconsulte célèbre : ses opinions légales étaient souvent citées en Parlement.

Son fils recueillit, dès son bas âge, les enseignements patriotiques du père. Doué d'une intelligence précoce et des aptitudes qui étonnaient tout le monde, il fit de bonnes études classiques, partie à Montréal et partie à Québec.

Un illustre mort, M. Philippe Aubert de Gaspé, son ami et son compagnon d'enfance, a recueilli, dans ses *Mémoires* des détails intéressants sur la jeunesse de M. Papineau et ses études.

"La renommée du jeune Papineau l'avait précédé avant même son entrée au Séminaire de Québec. Tout faisait présager, dès lors, une carrière brillante à cet enfant précoce, passionné pour la lecture, et dont l'esprit était déjà plus orné que celui de la plupart des élèves qui achevaient leurs cours d'études.

"Papineau jouait rarement avec les enfants de son âge, il lisait pendant une partie des récréations, faisait une partie de Dames, d'Echecs, ou s'entretenait de littérature, soit avec ses maîtres, soit avec les écoliers des classes supérieures à la sienne. L'opinion générale était qu'il aurait été constamment à la tête de ses classes, s'il n'eut préféré la lecture à l'étude de la langue latine."

Les élèves du Séminaire imaginèrent de faire une chambre d'assemblée et des élections. Ils se divisèrent en deux partis et Papineau se constitua le chef de l'Opposition. Il pouvait avoir 13 ou 14 ans à cette époque. Le jour de l'élection arrivé il monte à une tribune et fait un discours que M. de Gaspé apprécie ainsi : " Je l'ai souvent entendu depuis tonner dans son parlement provincial contre les abus, la corruption, l'oligarchie, mais je puis certifier qu'il n'a jamais été plus éloquent qu'il ne le fut ce jour-là. Les prêtres du séminaires s'écriaient : c'est son père ! c'est tout son père ! Quel champion pour soutenir les droits des Canadiens ! Et les MM. Demers, Lionnais, Bédard et Robert, qui rendaient ce témoignage, étaient des juges compétents."

La carrière de M. Papineau était indiquée d'avance par le caractère de son talent : il choisit la profession d'avocat

ses compatriotes, que l'était celui de la métropole, il n'hésita pas cependant à ceindre l'épée : il servit avec loyauté et courage jusqu'en 1815.

Elu pour Montréal en 1815, il fut porté à la présidence de la Chambre en conséquence de la retraite de M. Panet : il avait alors 28 ans. Il occupa constamment ce poste jusqu'en 1838, excepté en 1822 et 1823, période où il fut remplacé par M. Vallières de St. Réal, et envoyé par la Chambre auprès du Ministère Anglais pour soutenir ses remontrances contre l'administration despotique de Lord Dalhousie.

A son retour il fut rappelé à la charge d'orateur *(speaker.)* La lutte recommença plus vive que jamais avec le gouverneur qui, revenu lui aussi de Londres, ne mit plus de frein à ses vexations, jusqu'à ce qu'une pétition, signée par 69700 canadiens, le fit enfin destituer en 1828.

De cette époque date le grand rôle politique de M. Papineau. Son talent était dans toute sa maturité. Il faut le voir à l'œuvre entouré d'une armée d'élite ; c'étaient les Neilson, les Viger, les Cuvillier, les Lafontaine, les Morin, les Bourdages, les Quesnel. Cette phalange ne combattait point avec l'épée ou avec le canon, mais les coups qu'elle portait n'étaient pas moins terribles ni moins retentissants. Constamment sur la brèche, ils ne cédèrent aucun pouce de terrain à leurs adversaires. Ils combattaient avec un grand courage : le prix de la victoire était le salut de la patrie. Ils flagellaient avec des paroles éloquentes cette domination d'un Conseil Législatif composé d'hommes irresponsables et antipathiques à nos droits les plus chers et les plus sacrés, cette proclamation audacieuse des projets les plus effrontés d'anglification, ce décret de mort à notre religion et à notre langue affiché par les prétentions métropolitaines, cette violation constante de toutes les lois constitutionnelles et parlementaires, ce mépris voué à la foi des traités, ces projets de haîne et de jalousie jetés à la face d'une nation vaincue mais fière dans sa défaite. Tel fut l'objet de la lutte parlementaire de 1810 à 1837 ! Tels furent les défenseurs de nos droits ! Quels hommes et quel temps !

Et au milieu de ces esprits fiers et animés du plus pur patriotisme, au milieu de ce groupe de patriotes unis par la même pensée, par le même sentiment et par le même besoin, se détache la figure colossale de Louis Joseph Papineau. Il dépasse ses contemporains de toute sa tête noble et altière. Il est l'âme du mouvement. C'est lui qui dirige le débat. Il parle : le silence se fait autour de lui. La patrie reçoit avec un pieux recueillement les paroles brûlantes qui sortent de ses lèvres et ses mâles accents vont, se repercutant dans tous les recoins du pays : ils font vibrer d'enthousiasme les cœurs canadiens. Sa voix menaçante traverse l'Atlantique et va porter le trouble et l'effroi dans l'esprit des ministres anglais.

nous regrettons aujourd'hui la mort.

ant l'attitude de l'Angleterre qui re
d'accéder aux justes demandes des
nadiens, il conseilla ces derniers de
pendre le vote du subside et de s'abs
d'acheter les produits anglais qui ali
taient nos marchés, espérant, par là,
ner la métropole à une entente plus f
Sur ces entrefaites, Lord Gosford, en
passa outre, vota le subside, et ré
d'administrer la Province sans la co
rence de l'Assemblée Législative.
fut le commencement de la crise.

Nous sommes à 1837 !

Un nuage sombre et effroyable
raît à notre horizon social. On en
des paroles de haines qui disent :
aux oppresseurs. Et le diapason
colère du peuple s'accroit encore.
mauvais génie de la guerre parcou
campagnes et transforme nos pais
cultivateurs en autant de soldats
héros. Deux épisodes sanglants s
roulent : St. Charles et St. Denis
quent les pages de notre histoire de
taches de sang !

Et le peuple enfin vaincu, enfin
combant sous le coup de la force
agoniser en entendant les derniers
ments des victimes de 37 et 38 !

Oh ! jetons un voile sur ce p
N'accusons pas ; disons seulement
les fautes des gouvernants surpass
encore les fautes des gouvernés.

La jeunesse bouillante du pays
poussé M. Papineau sur la pente
sante de la rébellion et de la viol
Outrant ses vues, elle ne sut pas se
tenir et rester dans les bornes déli
et difficiles qu'il lui avait assignées.
voulut pas l'insurrection armée, m
peuple ne raisonne plus quand sa c
est une fois montée. Oh ! nous con
nons bien les sentiments qui agitère
population canadienne française d
si longtemps insultée, méprisée, f
aux pieds, sacrifiée ; nous concevons
sans reiâche en lutte avec un adver
implacable, elle finit par briser cette
rière du respect qui l'avait retenue ju
là. Quand le cœur est trop gonflé
brise : quand l'injustice s'unit à l'out
elle provoque la force.

Les enseignements de l'histoire
peuples sont grands. En 1871, de
dons nous, dans le secret de nous-m
en reportant notre pensée devant
tombe nationale qui vient de s'ouvr
quel est le plus coupable, du peupl
quel on a fini par ôter la raison à
d'injustice et de brutalité, ou du
qui, dans son autocratie, étouffe,
satisfaire la duplicité de sa consci
les plaintes amères qui viennent fr
son oreille ?

La patrie devint un lieu sin
ceux qui l'avait trop aimée durent
patrier. La tête de celui que l'on
dérait comme le chef de la révol
mise à prix. M. Papineau dût
laissant dans la situation précaire
régime militaire le peuple pour lec
avait si longtemps revendiqué les

gretions aujourd'hui la mort. Voy-
ttitude de l'Angleterre qui refusait
ler aux justes demandes des Ca-
s, il conseilla ces derniers de sus-
le vote du subside et de s'abstenir
cer les produits anglais qui alimen-
nos marchés, espérant, par là, ame-
métropole à une entente plus facile.
entrefaites, Lord Gosford, en 1836,
outre, vota le subside, et résolut
nistrer la Province sans la concur-
de l'Assemblée Législative. Ce
ommencement de la crise.

s sommes à 1837 !

nuage sombre et effroyable appa-
notre horizon social. On entend
roles de haines qui disent : mort
opresseurs. Et le diapason de la
du peuple s'accroit encore. Le
is génie de la guerre parcourt les
gnes et transforme nos paisibles
teurs en autant de soldats et de
Deux épisodes sanglants se dé-
: St. Charles et St. Denis mar-
es pages de notre histoire de deux
de sang !

e peuple enfin vaincu, enfin suc-
nt sous le coup de la force crut
er en entendant les derniers râle-
des victimes de 37 et 38 !

jetons un voile sur ce passé.
isons pas ; disons seulement que
tes des gouvernants surpassèrent
les fautes des gouvernés.

jeunesse bouillante du pays avait
M. Papineau sur la pente glis-
le la rébellion et de la violence.
t ses vues, elle ne sut pas se con-
t rester dans les bornes délicates
ciles qu'il lui avait assignées. Il ne
pas l'insurrection armée, mais le
ne raisonne plus quand sa colère
fois montée. Oh ! nous compre-
ien les sentiments qui agitèrent la
tion canadienne française depuis
gtemps insultée, méprisée, foulée
eds, sacrifiée ; nous concevons que,
eiâche en lutte avec un adversaire
able, elle finit par briser cette bar-
u respect qui l'avait retenue jusque-
uand le cœur est trop gonflé il se
quand l'injustice s'unit à l'outrage,
ovoque la force.

enseignements de l'histoire des
s sont grands. En 1871, deman-
nous, dans le secret de nous-mêmes,
portant notre pensée devant cette
nationale qui vient de s'ouvrir : le
st le plus coupable, du peuple au-
n a fini par ôter la raison à force
stice et de brutalité, ou du César
ans son autocratie, étouffe, pour
ire la duplicité de sa conscience,
intes amères qui viennent frapper
eille ?

patrie devint un lieu sinistre :
qui l'avait trop aimée durent s'ex-
. La tête de celui que l'on consi-
comme le chef de la révolte fut
à prix. M. Papineau dût partir
nt dans la situation précaire d'un
e militaire le peuple pour lequel il
si longtemps revendiqué les droits

dent pas au portrait qu'on se fait généralement d'un chef de parti, violent, farouche, fanatique par patriotisme, qui a une forture à faire ou à réparer, dépourvu d'instruction, surgissant du sein d'une faction pour en être l'aveugle instrument, d'une ambition effrénée, qui accepte tous les excès, et qui se jette dans la guerre civile pour usurper le pouvoir. L'honorable Louis Joseph Papineau se recommande à d'autres titres. Ses mœurs sont douces et polies ; elles se ressentent de ce que la France a déposé sous ce rude climat une partie de sa civilisation, germe qui a heureusement fructifié, grâce à la diffusion des lumières, à l'exemple de notre patrie, au voisinage des Etats-Unis, au développement des institutions et de l'industrie anglaise. Louis Joseph Papineau, odieux au parti britannique, compte aussi des ennemis parmi d'anciens compatriotes. La peur d'un avenir dont l'intérêt personnel grossit les dangers, l'or que quelques uns ont reçu, celui qu'on offre à d'autres, la jalousie qu'inspire à presque tous une popularité de vingt-ans, parvenue à son apogée, telles sont les causes de ces fâcheuses rivalités d'intérêt. Toutefois, elles n'ont pas empêché l'orateur canadien de parcourir tous le Bas-Canada, voyant les populations des campagnes accourir à lui, empressées de former des comités et des meetings ; recommandant une opposition opiniâtre mais patiente, pour mieux affranchir le pays du monopole commercial ; citant l'exemple d'anciennes Colonies Anglaises, principalement celui de l'Irlande. Vainement la haîne lui a prodigué les noms de charlaton, de protecteur, de roi Louis I, d'O'Connell : elle n'a point ôsé s'attaquer à sa vie privée, qui est restée hors de toute atteinte."

A l'étranger, M. Papineau s'occupa d'études historiques. Son séjour en France fut très favorable à notre histoire canadienne, car nous lui devons un grand nombre de manuscrits précieux. Ses relations sociales étaient très étendues et il connut dans l'intimité les hommes les plus célèbres de l'époque, entre autres : Béranger, Cormenin, Benjamin Constant, Lamennais, etc. Il publia dans le receuil parisien, la *Revue du Progrès*, la première partie de son *Histoire de l'Insurection Canadienne.*

A son retour de l'exil, en 1847, il fut élu à St. Maurice, puis aux Deux-Montagnes en 1852.

Cette seconde phase de la vie politique de M. Papineau n'offre pas l'intérêt qui s'attache à la première. C'est bien toujours le citoyen intègre et pur, l'homme d'état constant et dévoué ; le patriote, chaud partisan de nos intérêts et de nos besoins ; mais, peu habitué à faire la lutte sous un gouvernement responsable, au milieu d'hommes paisibles, cherchant à tirer profit des leçons du passé et du meilleur parti possible de la Constitution, il ne trouva plus, à ses cotés, cette jeunesse d'autrefois pour le soutenir et l'encourager

nir amer, sa phrase avait cette teinte mélancolique et pure qui touche et émut : c'était le langage qu'il tenait au peuple en lui parlant de ses malheurs. Toujours il était digne et grand ! La nature a fait beaucoup pour lui. Elle lui a donné une taille haute et élevée, un geste fier, noble, décidé, un port élégant, un regard droit et ferme ; son front est vaste et élevé, ses cheveux fièrement redressés sur son large crâne, donne à sa physionomie quelque chose de la fierté romaine unie à la sagacité française. Le type est latin, le caractère est essentiellement canadien- Courage et loyauté, constance et patriotisme, ardeur et lucidité, politesse et libéralité : rien ne manque pour former le grand citoyen et le grand orateur.

Les dernières années de M. Papineau ont gardé l'empreinte mélancolique des grands événements qu'il a traversés. Par intervalle il semblait se recueillir dans lui-même pour y chercher la consolation dans la satisfaction du devoir accompli.

Ceux qui sont nouveaux dans la politique ou dans la littérature se souviendront toujours de leur pélérinage à ce manoir de Montebello, cette magnifique retraite embellie de tous les attraits champêtres, et qui vit le déclin toujours brillant de cette grande intelligence. Il se rappelleront pendant longtemps les entretiens de ce vieillard qui, la bouche toujours pleine de fiel et de sarcasmes contre ses adversaires d'autrefois, avait encore présents à la mémoire tous les événements de sa longue et orageuse carrière politique. Ils savent sous quelle émotion les laissait le récit circonstancié de ces luttes ardentes raccontées par le grand agitateur lui-même. Ces entretiens, d'abord familiers, devenaient graves et solennels à mesure que le vieillard avançait dans son récit. Tout à coup la tête se redressait, la figure s'animait, l'œil lançait des éclairs, le geste s'accentuait, la voix devenait menaçante et superbe : la nature reprenait ses droits, le vieillard redevenait orateur. Quelle n'était pas alors l'émotion de ces jeunes gens qui, laissés à eux mêmes, se prenaient à méditer les paroles qu'ils venaient d'entendre ! Alors, ils songeaient que celui qui les avait prononcées n'était pas loin d'eux, et leurs yeux, se tournant involontairement vers la croisée, apercevaient le grand orateur, errant sous les arbres demi-verdoyants qu'il avait plantés, écoutant le chant des petits oiseaux s'épanouissant au printemps, et cueillant ces fleurs qu'il aimait tant, ou, assis, immobile et mélancolique, le front incliné dans ses pensées !

Nous n'avons rien à ajouter. Ce n'est pas une biographie que nous avons entreprise ; ce serait écrire l'histoire politique du pays depuis un siècle ; nous n'avons voulu que payer un léger tribut à la mémoire du grand patriote, et jeter sur sa tombe quelques modestes fleurs.